10. Que votre charité soit sans feinte

L'amour chrétien

En dessinant les traits qui caractérisent la vie nouvelle dans l'Esprit, saint Paul, au chapitre 8 de la lettre aux Romains manifeste une singulière oscillation de pensée et d'expressions. Au début, cette vie nouvelle apparaît comme un fait accompli, un don reçu : *« La loi de l'Esprit qui donne la vie* - dit-il - *t'a affranchi de la loi du péché et de la mort »* (Rm 8,2). Mais ensuite, en poursuivant la lecture, nous trouvons cette affirmation bien différente de l'Apôtre : *« Si par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez »* (Rm 8, 13). Au début la vie nous est présentée comme une réalité acquise ; ici au contraire, comme quelque chose à acquérir ; dans le premier cas les verbes étaient au passé, ici ils sont au futur (*« vous vivrez »*). Si, du thème : *« vivre selon l'Esprit »* nous passons maintenant au thème qui lui est apparenté : *« revêtir l'homme nouveau »*, cette oscillation se fait encore plus évidente et significative. Dans un passage, l'Apôtre dit : *« Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur »* (Col 3, 9-10). Ici le passage de l'homme ancien à l'homme nouveau est quelque chose qui a déjà eu lieu, qui est derrière nous, étant donné qu'il a été réalisé, historiquement, dans la mort du Christ et, sacramentellement, au baptême ; mais si nous passons à la lettre aux Ephésiens, là, nous nous apercevons que déposer l'homme ancien et revêtir l'homme nouveau est au contraire un impératif, quelque chose qui est devant nous et qu'il faut réaliser tout au long de notre vie ; il dit en effet : *« Il vous faut abandonner votre premier genre de vie et dépouiller le vieil homme, qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes, pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement et revêtir l'Homme Nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité »* (Ep 4,22-24). La même oscillation se répète encore à propos de la nécessité de *« revêtir le Christ »*, ce qui est une autre manière d'exprimer la même chose. Parfois cela apparaît comme une réalité déjà accomplie dans le baptême : *« Vous tous, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ »* (Ga 3, 27) ; d'autres fois au contraire c'est un commandement, une chose encore à réaliser : *« Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ ! »* (Rm 13, 14).

Que signifie l'existence de cette double série d'expressions ? La Parole de Dieu et Paul lui-même se contrediraient-ils ? Bien au contraire, c'est justement ce fait qui contient un enseignement fondamental ; il nous dit que le passage de la vie selon la chair à la vie selon l'Esprit, de l'homme ancien à l'homme nouveau est, en même temps, œuvre de Dieu et notre œuvre, œuvre déjà accomplie et œuvre encore à accomplir.

Dans notre itinéraire de réévangélisation, nous voici arrivés au point où, après avoir contemplé ce que Dieu a opéré pour nous dans le Christ, et l'avoir fait nôtre dans la foi, nous avons à lui répondre par notre vie et nos choix ; ayant reçu le don de l'Esprit, nous devons produire les *« fruits de l'Esprit »*. L'enseignement fondamental de la lettre aux Romains, avant même que dans les concepts énoncés, réside dans l'ordre où ils le sont, c'est-à-dire dans le plan général de la lettre. L'Apôtre ne traite pas d'abord des **devoirs** du chrétien (charité, humilité, service, etc.) pour traiter ensuite de la **grâce** - comme si celle-ci était une conséquence de ceux-là - mais au contraire, il traite d'abord de la justification et de la grâce, puis des devoirs qui en découlent, puisque « ON NE PARVIENT PAS À LA FOI PAR LES VERTUS, MAIS PAR LA FOI AUX VERTUS » (saint Grégoire le Grand, *In Ez.* II, 7 ; PL 76 1018). *« Car c'est bien par la grâce* - écrit l'Apôtre - *que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier. Nous sommes en effet son ouvrage, créés dans le Christ Jésus en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance pour que nous les pratiquions »*

(Ep 2, 8-10). C'est nous qui sommes l'ouvrage de Dieu : c'est cela le principal ; la bonne œuvre c'est Dieu qui l'a faite ; les « *bonnes œuvres* » que nous avons à accomplir viennent après et c'est par elle qu'elles sont rendues possibles et nécessaires. On ne se sauve pas, en effet, à cause des bonnes œuvres, mais on ne se sauve pas sans les bonnes œuvres.

Le style même et le genre littéraire changent à cet endroit de la lettre : du **kérygme** on passe à la **parénèse**, ou exhortation : « Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu… » C'est ainsi que commence le chapitre 12, par lequel s'ouvre la seconde partie de la lettre aux Romains. On passe de ce que Dieu a fait « pour nous » à ce qu'il veut faire « avec nous ». Nous savons, en effet, que « CELUI QUI NOUS A CRÉÉS SANS NOUS, NE NOUS SAUVE PAS SANS NOUS » (cf. saint Augustin, *Serm.* 169, 13). Nous sommes ainsi aidés, comme je le disais au commencement dans l'introduction, à rétablir une des synthèses les plus vitales et les plus difficiles à maintenir : la synthèse entre l'élément mystérique et l'élément ascétique de notre vie spirituelle, entre le Christ en tant que « don » et le Christ en tant que « modèle ». « PUISQUE LE MOYEN ÂGE - a-t-on écrit - AVAIT DÉVIÉ DE PLUS EN PLUS EN METTANT L'ACCENT SUR LE CHRIST EN TANT QUE MODÈLE, LUTHER MIT L'ACCENT SUR L'AUTRE ASPECT, EN AFFIRMANT QU'IL EST DON ET QUE CE DON, IL REVIENT À LA FOI DE L'ACCEPTER » (S. Kierkegaard, *Journal*, X A 154). En suivant l'itinéraire tracé par saint Paul dans la lettre aux Romains nous pouvons recomposer en unité catholique et œcuménique ces deux aspects de la foi. L'Apôtre nous enseigne que nous ne devons pas commencer par l'imitation, mais par la foi (et en cela nous acceptons avec gratitude le rappel de Luther), mais il nous enseigne aussi que nous ne devons pas nous arrêter à la « seule foi », mais qu'à celle-ci doit faire suite l'« imitation » (les « bonnes œuvres ») comme l'unique expression vraiment authentique de notre adhésion et de notre gratitude et comme véritable et totale expression de la foi elle-même. « SI NOUS AIMONS VRAIMENT - dit saint Augustin - IMITONS. NOUS NE POURRIONS, EN EFFET, DONNER EN RETOUR UN FRUIT PLUS EXQUIS DE NOTRE AMOUR QUE CELUI QUI CONSISTE DANS L'IMITATION » (*Ser.* 304, 2 ; PL 38, 1395 s.).

Le but de l'imitation n'est pas simplement de nous faire ressembler au Christ, de faire ce qu'il a fait, mais celui de nous faire « *revêtir le Christ* », c'est-à-dire de nous remplir de lui, de nous transformer en lui, de manière à ne former avec lui qu'« *un seul esprit* » (1 Co 6, 17). « LE BUT DE LA VIE CHRÉTIENNE - a dit un saint russe, en allant droit à l'essentiel - C'EST L'ACQUISITION DE L'ESPRIT SAINT ! » (saint Séraphin de Sarov, *Colloque avec Motovilov*). Les vertus chrétiennes ne sont pas une fin en elles-mêmes, elles n'ont pas non plus comme but la perfection morale de celui qui les pratique, ni son « héroïsme » dans la vertu (le concept de l'« héroïcité des vertus » est inconnu du vocabulaire chrétien jusqu'au XVIe siècle !), c'est Dieu qui est leur but. En cela elles se distinguent des vertus païennes, même lorsqu'elles portent le même nom. Dans la pratique païenne ou naturelle, les vertus ont un but **négatif** - l'impassibilité, ou *apatheia*, c'est-à-dire l'extinction des passions - et un but **humain** - vivre selon la raison ; dans la pratique évangélique, elles ont un but **positif** - l'acquisition de l'Esprit Saint - et un but **divin** - vivre selon le Christ. Avant de commencer à indiquer les divers domaines de l'engagement du chrétien et les différentes vertus, l'Apôtre explique lui-même quel est le « but » de tout cela : faire de sa vie « *un sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu* » (Rm 12, 1).

1. Un amour sincère

Parmi les fruits de l'Esprit, ou vertus chrétiennes que l'Apôtre énumère en Galates 5, 22, nous trouvons au premier rang l'amour. Et c'est par celui-ci que commence également, dans notre lettre la parénèse sur les vertus. Tout le chapitre 12 est une suite d'exhortations à la charité : « *Que votre charité soit sans feinte… ; que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants…* » (Rm 12, 9 s.).

Le chapitre 13 contient les célèbres déclarations de principe sur la charité en tant que résumé et accomplissement de la loi : *« N'ayez de dettes envers personne, sinon celle de l'amour mutuel. Car celui qui aime autrui a de ce fait accompli la loi »* (Rm 13, 8-10). Le chapitre 14 recommande la charité sous la forme particulière de charité envers les faibles et envers ceux qui dans la communauté ont des opinions différentes sur certains points. Au chapitre 8, l'Apôtre a parlé de la charité en tant que *« loi de l'Esprit »*, c'est-à-dire en tant que disposition infuse qui nous rend capables d'aimer ; maintenant il nous parle de la charité en tant que *« fruit de l'Esprit »*, c'est-à-dire en tant que vertu acquise moyennant un effort répété de la liberté qui collabore avec la grâce.

Pour saisir l'âme qui unifie toutes ces recommandations, l'idée de fond, ou mieux, le « sentiment » que Paul a de la charité, il faut partir de cette parole initiale : *« Que votre charité soit sans feinte ! »* Ce n'est pas là une de ces nombreuses exhortations, mais la matrice même dont découlent toutes les autres. Elle contient le secret de la charité. Essayons de saisir, avec l'aide de l'Esprit Saint, ce secret. Le terme originel employé par saint Paul et que l'on traduit par *« sans feinte »*, est *anhypokritos*, c'est-à-dire sans hypocrisie. Ce mot est une sorte de lumière-guide ; il s'agit, en effet, d'un terme rare employé dans le Nouveau Testament presque exclusivement pour définir l'amour chrétien. L'expression *« amour sincère »* (anhypokritos) revient encore en 2 Co 6, 6 et en 1 P l, 22. Ce dernier texte permet de saisir, avec une entière certitude, la signification du terme en question, car il l'explique par une périphrase ; l'amour sincère - dit-il - consiste à s'aimer intensément *« de tout cœur »*.

Saint Paul, donc, par cette simple affirmation : *« Que votre charité soit sans feinte ! »*, situe le débat à la racine même de la charité qui est le cœur. Ce que l'on demande à l'amour c'est qu'il soit vrai, authentique, sans feinte. Comme le vin, pour qu'il soit « pur » doit être tiré du raisin, de même l'amour doit jaillir du cœur. Là aussi l'Apôtre se fait l'écho fidèle de la pensée de Jésus ; Jésus, en effet, avait désigné le cœur, à bien des reprises et avec force, comme le « lieu » où se décide la valeur de ce que l'homme fait, ce qui est pur ou impur dans la vie d'un homme : *« Du cœur, en effet, procèdent les mauvais desseins… »* (Mt 15, 19). Nous pouvons parler d'une intuition paulinienne, au sujet de la charité ; elle consiste à révéler, au-delà de l'univers visible et extérieur de la charité, composé d'œuvres et de paroles, un autre univers tout intérieur qui est, par rapport au premier, ce que l'âme est par rapport au corps. Nous retrouvons cette intuition dans l'autre grand texte sur la charité qui est celui de 1 Co 13 : ce que saint Paul dit dans ce passage, à bien y regarder, se réfère entièrement à cette charité intérieure, aux dispositions et aux sentiments de charité : la charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; elle ne s'irrite pas ; elle excuse tout, croit tout, espère tout… Rien dans tout cela qui ait trait, en soi et directement, au fait de **faire** du bien, ou aux œuvres de charité, mais tout est ramené à la racine qui est de **vouloir** le bien. La bienveillance vient avant la bienfaisance. C'est l'Apôtre lui-même qui explicite la différence entre les deux domaines de la charité, en disant que le plus grand acte de la charité extérieure (distribuer aux pauvres tous ses biens) ne sert à rien sans la charité intérieure. Ce serait alors tout l'opposé de la charité « sincère ». La charité hypocrite, en effet, est justement celle qui fait du bien sans aimer, qui montre à l'extérieur quelque chose qui n'a pas son correspondant dans le cœur. Dans ce cas on a une apparence de charité, qui à la limite, peut cacher de l'égoïsme, une recherche de soi, une volonté d'instrumentaliser le frère, ou même le simple remords de conscience.

Ce serait une erreur fatale que d'opposer entre elles la charité du cœur et la charité des actes, ou de se réfugier dans la charité intérieure, pour trouver en elle une espèce d'alibi au manque de charité effective. Nous savons avec quelle vigueur les paroles de Jésus (Mt 25), de saint Jacques (2, 16 s.) et de saint Jean (1 Jn 3, 18) nous

poussent à la charité effective. Nous savons l'importance que saint Paul lui-même donnait aux collectes en faveur des pauvres de Jérusalem. D'ailleurs, dire que, sans la charité, même le fait de distribuer tous mes biens aux pauvres « ne me sert de rien », ne veut pas dire que cela ne sert à personne et que c'est chose inutile ; cela veut plutôt dire que ce n'est pas avantageux « pour moi », tandis que cela peut l'être pour le pauvre qui la reçoit. Il ne s'agit donc pas tant de diminuer l'importance des œuvres de charité, que de leur assurer un fondement sûr contre l'égoïsme et ses astuces innombrables. Saint Paul veut que les chrétiens soient *« enracinés et fondés dans l'amour »* (Ep 3, 17), c'est-à-dire que la charité soit la racine et le fondement de tout. Dieu lui-même a établi ce fondement quand il a dit : *« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »* (Mt 22,39). Il ne pouvait assurer l'amour du prochain à un « pieu » mieux enfoncé que celui-là ; il n'aurait pu obtenir ce résultat pas même s'il avait dit : « Tu aimeras ton prochain comme ton Dieu ! », car sur l'amour de Dieu - c'est-à-dire, sur ce que c'est que d'aimer Dieu - l'homme peut encore tricher, mais pas sur l'amour de soi. L'homme sait très bien ce que veut dire, en toute circonstance, s'aimer soi-même ; c'est là un miroir qui est toujours devant lui.

Aimer sincèrement veut dire aimer à cette profondeur, là où tu ne peux mentir, car tu es seul face à toi-même. Seul devant le « miroir », sous le regard de Dieu. Le prochain entre, par ce chemin, dans l'intime le plus sacré de ma personne, ce que l'Écriture appelle « l'homme intérieur » ; il devient véritablement, au plein sens du terme, « prochain », car je le porte avec moi dans mon cœur, même quand je suis seul avec Dieu et avec moi-même. Mieux encore, le « prochain » devient « intime ». C'est là la plus haute dignité qu'une personne puisse accorder à une autre personne et c'est à travers la charité que Dieu a trouvé le moyen de réaliser cette chose sublime qui prélude à ce qui sera, à la fin, la communion des saints, lorsque chacun, par l'amour, sera en tous et tous en chacun et que la joie de chacun sera multipliée par la joie de tous. Cela est aussi un signe de ce qui s'accomplit en Dieu depuis toujours : Dieu en effet nous porte dans son cœur ; il nous **fait** du bien parce qu'il nous **voulait** du bien.

2. Un amour divin

Pour être authentique, la charité chrétienne doit donc venir de l'intérieur, du cœur, et les œuvres de miséricorde des *« entrailles de miséricorde »* (Col 3, 12). Toutefois, nous devons aussitôt préciser qu'il s'agit ici de quelque chose de beaucoup plus radical que la simple « intériorisation », c'est-à-dire du simple déplacement d'accent de la pratique extérieure à la pratique intérieure de la charité. Ce n'est là que le premier pas. Les profondeurs de l'homme ne sont pas seulement des profondeurs psychologiques. Par l'inhabitation de l'Esprit Saint, elles sont devenues aussi des profondeurs théologiques, des profondeurs de Dieu ! C'est là le mystère de la charité ; là est la nouveauté créée en nous par la vie nouvelle dans l'Esprit. Si on ne comprend pas cela, on ne comprend rien et on demeure, malgré tout, enfermé dans un horizon ancien et naturel, où l'amour chrétien ne diffère pas, qualitativement, des autres genres d'amour. La charité « morale » se fonde sur la charité « théologale » et elle y ramène. L'intériorisation aboutit à la divinisation ! Le chrétien - disait saint Pierre - est celui qui aime *« d'un cœur pur »* : mais avec quel cœur ? Avec le cœur nouveau ! Autrefois, sous la loi, l'homme avait demandé un cœur nouveau : *« Dieu, crée pour moi un cœur pur ! »* (cf. Ps 51,12) ; Dieu lui-même avait promis qu'il donnerait un cœur nouveau (cf. Ez 36, 26). Or, ce cœur nouveau a été créé, il est une réalité effective, et qui existe en tout baptisé. Il faut le faire passer à l'action, l'exercer. C'est à cela que tend la parénèse apostolique.

Lorsque nous aimons « de cœur », c'est Dieu, présent en nous par son Esprit, qui aime en nous ; à travers nous passe l'amour même de Dieu. L'agir humain est véritablement déifié. Devenir *« participants de la **nature** divine »* (2 P 1, 4) veut dire, en effet, devenir participants de l'action divine (l'action divine c'est d'aimer, car

Dieu est amour!). Une aussi grande réalité, ce n'est pas nous qui, avec je ne sais quels raisonnements, la déduisons de la Parole de Dieu; elle est contenue clairement dans le Nouveau Testament: « *L'amour de Dieu* - est-il écrit - *a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné* » (Rm 5, 5). Nous aimons les hommes non seulement parce que Dieu les aime, ou parce qu'il veut que nous les aimions, mais parce que, en nous donnant son Esprit, il a mis dans nos cœurs son propre amour pour eux. Jésus prie le Père pour que l'amour qu'il a reçu de lui soit dans ses disciples (cf. Jn 17, 26). Il en va comme pour la consolation: « *Dieu* - écrit saint Paul - *nous console dans toutes nos tribulations, afin que, par la consolation que nous-mêmes recevons de Dieu, nous puissions consoler les autres en quelque tribulation que ce soit* » (2 Co 1, 4). Nous consolons avec la consolation dont Dieu nous console, nous aimons avec l'amour dont nous sommes aimés de Dieu. Pas avec un amour différent. Cela explique le retentissement, apparemment disproportionné, que possède parfois un acte d'amour très simple, même caché parfois, et la nouveauté et la vie qu'il crée tout autour. C'est que cet amour est signe et canal d'un autre amour, un peu - toute proportion gardée - comme le pain eucharistique est signe d'une autre nourriture. L'amour chrétien se distingue, donc, de tout autre amour par le fait qu'il est l'amour du Christ; ce n'est plus moi qui aime. c'est le Christ qui aime en moi! L'*agapè* qui descend de la source éternelle de la Trinité, qui en Jésus-Christ a revêtu une forme et un cœur humains, aspire maintenant à s'étendre pour « irriguer » toute la terre; il veut circuler dans les cœurs, comme le miel dans les rayons. À ce niveau profond et caché se réalise alors la vraie transformation du monde. La source de l'égoïsme est scellée et s'ouvre alors la source de l'amour qui « se répand ». La création recommence! La charité est véritablement la substance du monde nouveau.

Je peux, si je le veux, être foyer d'irradiation de l'amour de Dieu. Et pourtant, rien d'enivrant ni d'exaltant dans cette pensée. C'est là la pensée la plus « sobre » qui soit, car « *qu'as-tu que tu n'aies reçu ?* » (1 Co 4, 7) C'est la pensée la plus « sobre » pour une autre raison encore: pour mettre en action le cœur nouveau, il faut faire taire le vieux; il faut mourir à soi-même.

3. Ôter le poison des jugements

À un moment donné, en méditant l'exhortation de l'Apôtre concernant la charité, les paroles que nous lisons dans le prophète Jérémie: « *Défrichez pour vous ce qui est en friche, ne semez rien parmi les épines… Circoncisez pour Dieu votre cœur* » (Jr 4,3-4) se sont imposées à mon esprit. Sur l'arrière-plan de l'amour sincère dont la Parole de Dieu nous ouvre la perspective, la vue de mon propre cœur, en effet, s'est présentée à mon regard, telle la vue d'un terrain en friche, rempli d'épines, qui attend d'être labouré. Mais en même temps aussi, un désir et un besoin nouveaux ont surgi en moi d'entreprendre cette œuvre d'assainissement, de faire de mon cœur un lieu « accueillant » pour mes frères, comme le cœur de Dieu, dont il est écrit qu'« *il a compassion de tous et qu'il ne méprise rien de ce qu'il a créé* » (cf. Sg 11,23 s.).

Me trouvant une fois, en Afrique, devant un paysage semblable à celui que le prophète Jérémie devait avoir devant les yeux, j'ai compris à quoi il faisait allusion par les paroles que je viens de rappeler. Pendant la saison sèche, les champs, laissés incultes, se remplissent littéralement de buissons, de ronces, d'épines et autres arbustes. Lorsque la saison des pluies et des semailles est proche, le paysan se rend dans son champ, il ramasse en un tas toutes ces ronces et tous ces arbustes et les brûle, afin de ne pas semer parmi les épines. À la tombée de la nuit, on aperçoit çà et là, dans l'immense et silencieux paysage africain, de nombreux feux de brousse qui brûlent. Nous devons faire de même - dit le prophète - pour le lopin de terre qu'est notre cœur. Nous devons « *détruire en nous l'inimitié* ». La Parole de Dieu nous suggère de faire, en particulier, trois feux de brousse.

Le premier feu de brousse est celui des mauvais jugements. « *Pourquoi* - dit-il - *juger ton frère ? Pourquoi mépriser ton frère ? Finissons-en donc avec ces jugements les uns sur les autres* » (Rm 14,10-13). Les jugements hostiles, chargés d'aversion ct de condamnation, sont les épines dont parle ce texte du prophète Jérémie ; il faut les déraciner et les brûler, en libérer notre cœur. « *Ne jugez pas - dit Jésus - afin de n'être pas jugés… Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas !* » (Mt 7, 1-3). Le sens de ces paroles n'est pas : ne jugez pas les hommes, et ainsi les hommes ne vous jugeront pas (nous savons par expérience qu'il n'en est pas toujours ainsi), mais plutôt : ne juge pas ton frère, afin que Dieu ne te juge pas ; et même mieux encore : ne juge pas ton frère, parce que Dieu ne t'a pas jugé. Il ne s'agit pas d'une morale utilitaire, mais kérygmatique. Le Seigneur compare le péché du prochain (le péché jugé) quel qu'il soit, à une paille, face au péché de celui qui juge (le péché de juger) qui est une poutre. La poutre c'est le fait même de juger, tant il est grave aux yeux de Dieu.

Saint Jacques et saint Paul apportent chacun un motif propre et profond à cette défense de juger. Le premier dit : « *Qui es-tu, toi, pour juger le prochain ?* » (Jc 4, 12.) Il veut dire : Dieu seul peut juger, car il connaît les secrets du cœur, le pourquoi, l'intention et le but de chaque action. Mais nous, que savons-nous de ce qui se passe dans le cœur d'un homme lorsqu'il fait telle chose ? Que savons-nous de tous les conditionnements auxquels il est soumis, à cause de son tempérament, de son éducation, et des replis de ses intentions ? Vouloir juger est une opération extrêmement risquée, comme de lancer une flèche les yeux fermés, sans savoir où elle ira frapper ; on s'expose à être injuste, impitoyable, obtus. Il suffit de remarquer combien il est difficile de se comprendre et de se juger soi-même et que de ténèbres entourent notre pensée, pour comprendre qu'il nous est tout à fait impossible de descendre dans les profondeurs de l'existence d'un autre, dans son passé, dans son présent, dans la souffrance qu'il a connue : « *Qui donc, entre les hommes sait ce qui concerne l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ?* » (1 Co 2, 11). On lit qu'un jour, ayant su qu'un de ses confrères avait péché, un ancien dit : « QUEL GRAND MAL IL A FAIT ! » Un ange amena alors devant lui l'âme du frère qui avait péché et lui dit : « VOICI, CELUI QUE TU AS JUGÉ EST MORT. OÙ VEUX-TU QUE JE L'ENVOIE, DANS LE ROYAUME OU AU CHÂTIMENT ÉTERNEL ? » L'ancien moine en fut tellement ébranlé qu'il passa le reste de sa vie dans les gémissements, les larmes et les peines, suppliant Dieu de lui pardonner son péché (cf. Dorothée de Gaza, *Œuvres spirituelles*, VI ; SCh 92, Paris, 1963).

La raison alléguée par saint Paul est que celui qui juge fait les mêmes choses qu'il condamne ! « *Aussi es-tu sans excuse, qui que tu sois, toi qui juges. Car en jugeant autrui, tu juges contre toi-même : puisque tu fais de même, toi qui juges* » (Rm 2, 1). C'est là une vérité dont nous nous sommes peut-être rendu compte par nous-mêmes, à nos dépens, chaque fois qu'ayant jugé quelqu'un nous avons eu ensuite l'occasion de réfléchir sur notre propre conduite. C'est un trait typique de la psychologie humaine que de juger et de condamner chez les autres surtout ce qui nous déplaît en nous-mêmes, mais que nous n'osons affronter. L'avare condamne l'avarice, le sensuel voit partout des péchés de luxure, et nul n'est plus perspicace et attentif que l'orgueilleux à relever autour de lui des péchés d'orgueil…

Mais la réflexion sur les jugements est délicate et complexe, et ne peut être traitée de manière incomplète, sans qu'elle apparaisse aussitôt peu réaliste. Comment peut-on vivre, en effet, sans porter aucun jugement ? Le jugement est implicite en nous jusque dans notre regard. Nous ne pouvons observer, écouter, vivre, sans donner des évaluations, c'est-à-dire sans juger. En fait, ce qu'il faut enlever de notre cœur, c'est moins le jugement que le poison qui s'y trouve ! C'est-à-dire la rancune, la condamnation. Dans le texte de Luc, le commandement de Jésus : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* », est suivi immédiatement, comme pour expliciter le sens de ces paroles, du commandement : « *Ne condam-*

nez pas et vous ne serez pas condamnés » (Lc 6,37). En lui-même, le fait de juger est un acte neutre, le jugement pouvant aboutir aussi bien à la condamnation qu'à l'absolution ou à la justification. Ce sont les jugements négatifs qui sont réprouvés et bannis par la Parole de Dieu ; les jugements qui avec le péché condamnent aussi le pécheur. Une maman et une personne étrangère à la famille peuvent juger l'enfant pour le même défaut qu'objectivement il a ; mais combien différent sera le jugement de la maman, de celui de la personne étrangère ! La maman, en effet, souffre de ce défaut, comme si c'était le sien, elle se sent coresponsable, elle est décidée à aider l'enfant à s'en libérer, elle ne va pas étaler aux quatre vents le défaut de son enfant… Eh bien, notre jugement sur nos frères doit ressembler à celui de la maman, car « *nous sommes membres les uns des autres* » (Rm 12,5) ; les autres sont « nôtres ».

Parfois, suivant l'office qu'un homme remplit ou le genre de sainteté auquel il est appelé, Dieu peut exiger - et en accorder en même temps le don - qu'il cesse toute activité de jugement par rapport aux autres. Mais normalement il n'en est pas ainsi ; les parents, un supérieur, un confesseur, un juge, quiconque a une responsabilité sur les autres doit juger. Parfois même, précisément, juger est le genre de service qu'un homme est appelé à rendre à la société ou à l'Église, tel l'œil qui, dans le corps humain a pour fonction d'observer. C'est là que réside la force de l'amour chrétien : il est capable de changer même le jugement et, d'un acte de non-amour, faire un acte d'amour. Saint Paul, dans notre lettre, juge - et nous savons avec quelles lucidité et sévérité - les juifs ses compatriotes (cf. Rm 2, 17 s.) ; mais il peut dire : « *Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens point - ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit Saint - j'éprouve une grande tristesse et une douleur incessante en mon cœur. Car je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair* » (Rm 9, 1-3). L'Apôtre « sait », devant Dieu et devant sa conscience, qu'il les aime. C'est cela l'amour sincère et sans hypocrisie.

Voilà donc un terrain concret de travail. Ne pas juger, sinon lorsqu'on peut dire ce que dit saint Paul, ou bien - si l'on est obligé de le faire sans avoir encore atteint ce degré de charité - s'en humilier, le reconnaître et ne pas s'étonner si la correction ne produit pas aussitôt et clairement son fruit. Dieu veut nous corriger pendant que nous corrigeons les autres ; c'est-à-dire, qu'il veut se servir de la nécessité où nous sommes d'avoir à corriger les autres pour nous corriger en même temps. Et même, notre propre correction lui tient, souvent, plus à cœur que toute autre. Parfois, après avoir essayé longuement et en vain de faire comprendre quelque chose à un sujet ou à un frère, nous nous apercevons que nous ne l'aimons pas vraiment de tout cœur et que toute la difficulté naît de là, si bien qu'il faut tout recommencer et d'une autre manière. Jésus le dit clairement : il faut d'abord enlever la « poutre » de notre œil, et ensuite nous verrons clair pour enlever la paille dans l'œil de notre frère (cf. Mt 7,5) ; c'est-à-dire qu'il faut enlever le ressentiment et le non-amour, car après, l'observation sera accueillie et notre frère nous laissera, peut-être, lui enlever la paille. Il fera confiance. Qui se laisserait mettre le doigt dans l'œil pour en enlever une paille, par quelqu'un qui le fait avec violence, comme en se mettant à arracher des mauvaises herbes ?

Un autre point qualifiant de la charité intérieure, étroitement connexe avec le précédent, c'est l'estime : « *Rivalisez de zèle dans l'estime réciproque* » (Rm 12, 10). Mais là encore, nous touchons ce point névralgique où l'amour se heurte à son ennemi qui est l'égoïsme. Pour estimer notre frère il ne faut pas trop s'estimer soi-même, ne pas être toujours sûr de soi ; il faut - dit l'Apôtre « *ne pas se faire une idée trop haute de soi-même* » (cf. Rm 12,3). Celui qui a une idée trop haute de lui-même est comme un homme qui tient devant ses yeux une source de lumière intense dans la nuit : il n'arrive pas à voir quoi que ce soit au-delà de cette lumière ; il n'arrive pas à voir les lumières de ses frères, leurs qualités et leurs valeurs.

Le deuxième feu de brousse à faire est donc celui des pensées et des sentiments de mésestime et de mépris à l'égard de nos frères. « Relativiser » doit devenir notre verbe préféré, dans nos rapports avec les autres : relativiser nos propres qualités et les défauts d'autrui. Non pas relativiser nos propres défauts et les qualités d'autrui, comme, au contraire, nous sommes portés à faire souvent, ce qui est diamétralement à l'opposé ! Il faut apprendre à tenir constamment son propre « moi » au banc des accusés et, dès qu'il s'en éloigne pour aller se placer à celui du juge, l'y ramener avec douceur et fermeté. C'est là le cheminement pour atteindre la vraie componction du cœur qui fait grandir en même temps dans l 'humilité et dans la charité.

L'obstacle qui peut empêcher tout ce travail en faveur de la charité sincère c'est de s'arrêter à l'attitude des autres à notre égard (« il ne m'estime pas, il me méprise ! »), alors que, à la lumière du Nouveau Testament, ceci est tout à fait déplacé. La loi nouvelle de l'amour ne consiste pas, en effet, à faire aux autres ce que les autres font à ton égard (comme cela était dans l'ancienne loi du talion), mais à faire aux autres ce que Dieu a fait pour toi : *« Comme le Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour »* (Col 3, 13). II est vrai que les autres aussi peuvent servir comme critère de mesure, mais, même dans ce cas, il ne s'agit pas de ce que les autres font à ton égard, mais de ce que tu voudrais que les autres fassent pour toi ! (cf. Mt 7, 12). Aussi, toi, tu dois te confronter, non pas avec les autres, mais avec Dieu et avec toi-même. Tu ne dois t'occuper que de ce que tu fais aux autres et de la manière dont tu acceptes ce que les autres font à ton égard ; le reste n'est que pure distraction et ne touche aucunement le problème. Cela concerne les autres.

4. Aucune parole mauvaise

Entre le niveau intérieur des sentiments, des jugements et de l'estime, et le niveau extérieur, des œuvres de charité, il y a un niveau intermédiaire, qui tient un peu de l'un et de l'autre et c'est celui des paroles. La bouche trahit le cœur, puisque *« c'est du trop-plein du cœur que la bouche parle »* (Mt 12, 34). II est vrai que nous ne devons pas aimer seulement *« en parole et avec la langue »* (1 Jn 3, 18), mais nous devons aimer **aussi** avec les paroles et avec la langue. La langue - dit saint Jacques - peut *« se glorifier de grandes choses »*, en bien et en mal ; elle peut *« embraser une immense forêt »*, elle est *« pleine de venin mortel »* (J c 3, 1-12). Que de meurtres dont la langue est l'auteur ! Dans la vie de communauté et de famille les paroles négatives, blessantes, impitoyables ont le pouvoir de faire que chacun s'enferme en lui-même, et d'éteindre toute confiance et tout climat fraternel. Les plus sensibles sont littéralement « mortifiés », c'est-à-dire tués, par les paroles dures, et peut-être avons-nous nous-mêmes plus d'un de ces morts sur la conscience… II est vrai que nous n'avons pas à nous préoccuper de réformer hypocritement le seul langage, en négligeant le cœur qui en est la source (*« une source salée* - dit ici saint Jacques - *ne peut produire de l'eau douce »*), mais il est vrai aussi qu'une chose aide l'autre. C'est pourquoi saint Paul donne aux chrétiens cette règle d'or concernant les paroles : *« De votre bouche ne doit sortir aucun mauvais propos, mais plutôt toute bonne parole capable d'édifier… et de faire du bien à ceux qui l'entendent »* (Ep 4, 29). Ces paroles, à elles seules, pourraient constituer le programme spirituel de tout un Carême ; elles renferment en effet une forme de jeûne combien salutaire : le jeûne des paroles méchantes ! Si quelqu'un décide de prendre ces paroles de l'Apôtre comme règle de conduite, il expérimentera bien vite la circoncision des lèvres et ensuite celle du cœur, dont Jérémie parlait ci-dessus. Voilà le troisième feu de brousse à faire : celui de toutes les paroles méchantes.

II n'est pas difficile d'apprendre à reconnaître les paroles méchantes et les paroles bonnes ; il suffit, pour ainsi dire, d'en suivre, ou d'en prévoir, mentalement, la trajectoire, et de voir où elles vont aboutir : si c'est à notre propre gloire, ou à la gloire de Dieu ou de notre frère, si elles servent à justifier, à compatir et faire valoir mon

« moi » ou au contraire celui du prochain. La parole méchante au début, sortira malgré tout de nos lèvres et il nous faudra la retirer par un geste d'excuse et de réparation ; puis, peu à peu, elle sera retenue, comme on dit, au bout de la langue, jusqu'à ce qu'elle commence à disparaître pour faire place à la charité fraternelle ! Une parole bonne qui part du cœur, c'est un baume, c'est un soutien pour notre frère, c'est un don de Dieu lui-même, car nous avons vu que lorsque nous aimons de tout cœur, c'est Dieu qui aime en nous. Dieu a fait de la parole son moyen privilégié pour consoler, éclairer, donner la vie au monde et révéler son amour. Jésus lui-même est la « bonne Parole » jaillie du cœur du Père ; selon les Pères de l'Église, c'est Dieu qui, dans le psaume, dit de son Fils : *« Mon cœur a proféré une bonne parole »* (Ps 45, 2 selon la Vulgate).

5. Regarder son frère avec un œil nouveau

L'amour est, vraiment, la solution universelle. Il est difficile d'établir, pour chaque cas particulier, ce qu'il est bon de faire : se taire ou parler, laisser passer une faute ou la corriger. Mais si l'amour est en toi, quoi que tu fasses, ce sera ce qu'il fallait faire, car *« la charité ne fait point de tort au prochain »* (Rm 13, 10). C'est en ce sens précis que saint Augustin disait : aime et fais ce que tu veux. « Ce court précepte t'est donc donné une fois pour toutes : Aime et fais ce que tu veux ; si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu parles, parle par amour ; si tu corriges, corrige par amour ; si tu pardonnes, pardonne par amour ; aie au fond du cœur la racine de l'amour : de cette racine, rien ne peut sortir que de bon » (In *Ep. Ioh*. 7,8 ; PL 35,2023).

L'amour est la seule dette que nous ayons envers tous : *« N'ayez de dettes envers personne, sinon celle de l'amour mutuel »* (Rm 13, 8). Chaque personne qui s'approche de toi est un créancier qui s'approche pour recevoir ce que tu lui dois. Peut-être te demandera-t-il des choses que tu ne peux lui accorder, et même que tu dois parfois lui refuser positivement ; mais même si tu le renvoies sans l'exaucer, sois attentif à ne pas le renvoyer sans son dû qui est l'amour. Dieu, dans le Christ, t'a donné un amour à partager avec tes frères ; cet amour ne t'appartient pas ; ton frère a le droit d'en réclamer sa part. Tu es débiteur d'une dette qui ne s'éteindra jamais, car quoi que tu fasses, tu n'arriveras pas à égaler la mesure d'amour que tu as reçue, afin de le distribuer. C'est cela *« la part de nourriture »* que le maître, en partant, a confiée à son administrateur pour qu'il la partage, en temps voulu, aux serviteurs et aux servantes (cf. Mt 24,45 s.).

La charité intérieure, que l'Apôtre nous a indiquée jusqu'ici c'est la charité que nous pouvons tous et toujours pratiquer. Les actes extérieurs de charité doivent nécessairement s'interrompre ; mais pas la charité. Ce n'est pas là une charité que certains doivent accomplir et d'autres recevoir ; ce n'est pas la charité qui distingue les riches des pauvres, les bien-portants des malades. Tous peuvent pratiquer cette charité-là, les pauvres autant que les riches. Elle renverse souvent les catégories établies par le sort ou l'injustice humaine, et, des pauvres, fait les vrais riches et les vrais donateurs.

Cette charité est non seulement universelle, mais aussi très concrète. Il ne s'agit pas, en effet, d'entreprendre une lutte abstraite contre ses propres pensées, mais de commencer à regarder avec des yeux nouveaux, les personnes et les situations qui sont autour de nous. Nous n'avons pas à aller nous-mêmes à la recherche des occasions pour réaliser ce programme : ce sont elles qui nous cherchent sans cesse. Ce sont les personnes avec lesquelles nous avons à faire aujourd'hui même. Il suffit que tu « décides » de vouloir regarder quelqu'un avec cet amour sincère et tu t'aperçois, avec stupeur, qu'une attitude toute différente à son égard est possible. Comme si s'ouvrait, en toi, un autre œil, différent de celui, naturel, que nous avons d'habitude. Toutes les relations changent. Il n'y a pas de situation dans laquelle nous ne puissions faire quelque chose pour avancer dans ce travail. Je donne un exemple. Tu es au lit, malade,

ou en proie à l'insomnie ; tu n'arrives pas à prier tout le temps. La Parole de Dieu te suggère quelque chose d'une extrême importance à accomplir : alterne la prière avec la charité fraternelle. Et voici comment. Fais entrer dans ta chambre - par la foi -, parmi les personnes que tu connais, celles dont Dieu te fait souvenir à ce moment-là, et qui sont, probablement, celles au sujet desquelles il y aura davantage à changer. Tandis que chacune est là, devant toi, et même au-dedans de ton propre cœur, commence à la regarder avec le regard et le cœur de Dieu, le regard et le cœur dont tu voudrais que Dieu te regarde. Tu verras tomber, comme par miracle, toutes les raisons de prévention ou d'hostilité, tous les ressentiments ; chacun t'apparaîtra comme une pauvre créature, qui souffre, qui lutte contre ses faiblesses et ses limites, tout comme toi, comme nous tous. Comme *« celui pour qui le Christ est mort ! »* (Rm 14, 15). Et tu seras étonné, de ne pas avoir découvert cela plus tôt, et tu le renverras, après l'avoir embrassé en silence. Ainsi, l'un après l'autre, tant que la grâce que tu as reçue t'assiste… Nul ne s'est aperçu de rien ; si quelqu'un vient te voir, il trouvera tout comme avant ; seul, peut-être, ton visage sera un peu plus radieux ; mais, entre-temps, le Règne de Dieu est venu en toi. Tu as été visité par la reine Charité ! Un peu du ciel nouveau et de la terre nouvelle ont pris place dans la vieille terre et les premiers à en bénéficier seront précisément ces frères avec lesquels tu t'es réconcilié. Car *« la charité édifie »* (1 Co 8,2). Ce monde réconcilié, apaisé - où à chaque homme est reconnue sa propre dignité et sa place - que tous nous désirons et invoquons, ce jour, il a commencé à se réaliser autour de ton lit. Ce monde, en effet, ne se réalisera pas « en dehors » de l'homme, si d'abord il ne s'est réalisé de quelque manière, « au-dedans » de lui, dans son cœur.

Nous concluons, en faisant nôtre la prière que la liturgie de l'Église fait monter vers Dieu à la messe « pour demander la vertu de charité » : « Ô Père, enflamme nos cœurs, par ton Esprit d'amour, afin que nous pensions et agissions selon ta volonté et que nous t'aimions dans nos frères en toute sincérité de cœur. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. »

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.